

Vive le Nicaragua libre! Vive Louisa libre!

Première partie — Nicole Pelletier

Un soir de janvier 1985, Louise revenait de son travail découragée et ressentait un fort besoin de changement. En effet, elle avait mare de sa monotonie. D'autant plus, que sa journée avait été exécrable. Elle avait dû endurer les propos sexistes de ses collègues masculins et avait reçu un appel du Crédit agricole lui annonçant que sa demande de refinancement pour la petite famille du Rang Croche avait été refusée. Ce qui signifiait sans aucun doute la faillite pour ces gens sympathiques. Pire encore, l'agricultrice attendait son cinquième enfant dans une semaine ou deux. Quelle tristesse!

Quand elle était dans un pareil état d'âme, Louise avait l'impression d'être comme une énorme éponge qui s'imprégnait de tous les malheurs de la terre. Elle commençait à douter de ses compétences. Lors de ses évaluations de rendement, son patron lui avait souvent rappelé de garder ses distances, d'être moins émotive dans la gestion de ses dossiers. Pour œuvrer au sein du monde bancaire, il fallait faire preuve de rigueur, de rationalité et de logique. Ce soir, Louise détestait cet univers capitaliste. Elle avait l'impression de se faire violence si elle y persistait. Il fallait qu'elle change sa vie sinon elle se dirigeait à grands pas vers la dépression. Il lui semblait que tout allait de travers depuis plusieurs mois. Sa vie sentimentale était désolante. Son chum l'avait quittée.

Avant de rentrer chez-elle, elle fit un détour par le bureau de poste pour ramasser son courrier. Sur la porte, une affiche annonçait une réunion sur la réforme agraire du Nicaragua qui se tiendrait au sous-sol de l'église jeudi prochain. Cette annonce l'intrigua et elle s'arrêta pour mieux la lire. Elle apprit que son village était jumelé avec San Dionisio. Plusieurs conférenciers y étaient attendus. Bien emmitouflée dans son manteau de duvet, elle ressentit une chaleur intense l'envahir et cette réunion lui apparut comme un appel, comme un signe du destin qu'elle espérait depuis si longtemps.

De retour à son appartement, elle sorti son atlas et chercha le Nicaragua et San Dionisio. Même si l'édition datait de plusieurs années, elle découvrit que le Nicaragua était le plus grand pays d'Amérique Centrale et que son économie reposait sur sa production agricole. San Dionisio était un petit village dans le nord. Plus elle lisait, plus elle voulait assister à la rencontre.

Le lendemain, Louise éplucha toutes les références sur le Nicaragua à la bibliothèque municipale. Elle apprit que plusieurs pays révolutionnaires d'Amérique Latine, comme Cuba, Chili et le Nicaragua avaient redistribué les terres agricoles aux petits paysans en les confisquant aux grands propriétaires. Un monde à l'opposé du capitalisme dans lequel, Louise se sentait de plus en plus à l'étroit.

C'est ainsi que ses nuits se peuplèrent de rêves rocambolesques où défilaient El Che, Fidel et Allende, les grands leaders marxistes de l'Amérique. Enfin, le jour de la réunion arriva. Louise y assista et en ressortit avec la ferme intention de soumettre sa candidature pour travailler au sein d'un projet agricole financé par OXFAM au Nicaragua.

Ensuite, tout se déroula très vite. En mars, Louise remettait sa démission, annulait son bail et partait pour Montréal pour une formation de 3 semaines pré-départ. Avant de s'envoler pour sa destination tropicale, elle alla visiter sa mère en Gaspésie. Cette dernière s'inquiétait beaucoup de voir sa fille partir vers un pays aux prises avec une guerre civile. Trop tard, rien ne pouvait la faire changer d'idée. Elle était décidée à vivre cette aventure.

Le soir du 1^{er} avril 1985, la nouvelle coopérante atterrit à l'aéroport international de Managua. Une chaleur accablante l'accueillit à sa descente d'avion. Son premier choc culturel fut son passage aux douanes qui ressemblaient à une vraie caserne militaire. Tous les douaniers portaient l'habit kaki et étaient armés de mitrailleuses. De plus, ses bagages manquaient à l'appel. Elle finit par comprendre qu'ils arriveraient « mañana mañana! » (demain demain!). À cet instant précis, Louise douta de sa décision et entendit la voix de sa mère.

Heureusement, qu'elle aperçut le beau Ramón brandissant une pancarte avec son nom. OXFAM l'avait prévenue que leur chauffeur l'attendrait à son arrivée. En le voyant, elle eut le souffle coupé. Cet homme était d'une beauté exceptionnelle. Un vrai Adonis! Il avait le teint basané, des cheveux bouclés noirs et les yeux marron. Et que dire de son sourire! Quand il lui souhaita la bienvenue en l'appelant « compañera Louisa » (camarade), elle en perdit tout simplement son latin!

Son arrivée coïncidait avec le soir du rationnement en eau et en électricité dans le quartier, mesure instaurée par le gouvernement révolutionnaire pour contrer les pénuries dues à l'embargo américain. Louise se coucha donc sans voir l'état de sa chambre qui était attenante au bureau.

À l'aube, elle fût réveillée avec la sensation que quelque chose lui passait dans le visage. Elle ouvrit les yeux et elle vit un énorme animal noir sur le bout de son nez. Elle sauta de son lit en hurlant.

Alerté par ses cris, le beau Ramón fit « *irrupción* » (irruption) dans sa chambre.

Deuxième partie — Lise Courchesne

À partir de sa Gaspésie d'adoption et depuis le départ de sa fille subito presto pour San Dionisio, Thérèse éprouve une immense déception et un sentiment de culpabilité. Elle aurait tellement aimé soutenir sa fille dans son nouveau projet. Pourtant, elle a fait le contraire. Elle l'a inondé de ses propos alarmistes et non fondés. En vérité, Thérèse connaît si peu le climat politique du Nicaragua et encore moins la situation particulière, dans le nord du pays. D'où vient cette attitude qu'elle a démontrée, en apprenant la décision de Louise? Au lieu de l'encourager, la féliciter, lui exprimer sa fierté, elle lui a craché ses doutes et ses inquiétudes. Elle ne comprend pas ce qui l'a poussée à invoquer les riches d'une guerre civile.

Elle prend maintenant le temps de se questionner sur son manque d'encouragement face à la décision de Louise. Son unique fille a toujours été si responsable et raisonnable. Dans toutes les sphères de sa vie, elle a toujours démontré une stabilité déconcertante et une planification à toutes épreuves. Jusqu'à maintenant, Louise n'avait aucunement démontré de penchants pour la spontanéité, ni pour les aventures. Sa vie avait toujours été réglée au quart de tour. Quel grand revirement pour sa fille de 30 ans. Thérèse n'a rien vu venir. Depuis sa naissance en 1955, Louise avait semblé toujours privilégier la stabilité. Très jeune, elle avait la bosse des chiffres. Elle s'est facilement dirigée vers la comptabilité. Première de classe, plusieurs universités devenaient une possibilité. Son choix s'est dévolu sur l'université McGill. Elle y sera la plus jeune diplômée de sa cohorte. Munie de son brevet de comptable agréée, elle décrocha un poste à la Banque nationale. Elle se retrouva dans un monde à prédominance masculin. Sa mère était fière de ses performances même si elle ne comprenait pas toujours les ambitions de sa fille. Elles étaient une et l'autre opposé en tout point de vue : Louise du haut de ses 5 pieds et 10 pouces, les yeux azurs, et les cheveux roux; Thérèse, blonde, à peine 5 pieds, aux yeux pers. Leurs différences physiques étaient aussi grandes que leurs traits de caractère. Une mère bohème, artiste et trotteuse en opposition avec sa fille si stable, ordonnée et cartésienne. De par son urgence de vivre, de quitter cette vie de monotonie, Louise signalait son besoin essentiel d'équilibrer toutes les facettes de sa personnalité. Étaient-elles vraiment si différentes?

Thérèse faisait son examen de conscience. La nature ambitieuse et les succès de Louise avaient nourri son égo de mère. Sans trop en être consciente, Louise avait probablement senti que ses accomplissements lui apportaient l'amour de sa maman. Ainsi, ses choix étaient dictés par le besoin d'un enfant de plaire à ses parents. À partir de ce moment, elle aurait enseveli un grand pan de sa personnalité. Elle avait vu sa mère anxieuse et si peu organisée, la trimpler d'une place à l'autre sans encadrement ni stabilité. Elle avait voulu se défaire de ce style et opter pour une vie basée sur la performance, le contrôle et la certitude. Elle en avait oublié sa sensibilité, sa douceur d'âme. À trop vouloir

se départir de l'expression de sa nature dans son entièreté, Louise s'était retrouvée sur le bord de la dépression. La différence, entre l'exécrable environnement de ce monde bancaire où l'humain était sacrifié au profit d'investissements sans risque et l'espoir de retrouver grâce à Oxfam, une vie basée sur des valeurs plus humaines, avait agi comme élément déclencheur. À force de réfléchir, Thérèse reconnaissait ses torts. Elle avait ignoré ses insatisfactions en s'appropriant les succès de sa fille. En effet, il semblait que mère et fille en étaient arrivées à un tournant majeur. Les enfants sont souvent les instigateurs de la refonte d'une relation mère fille boiteuse. Thérèse savait maintenant qu'elle devait absolument retrouver la fierté dans sa propre vie et une fois pour toute redonner à sa fille le pouvoir de vivre ses rêves et de s'accomplir. Immédiatement, elle écrit à sa fille.

Chère Louise,

Depuis ton départ pour le Nicaragua, j'éprouve énormément de regrets. J'aurais aimé te soutenir dans ta décision de travailler au sein de ce projet agricole financé par OXFAM.

Je suis profondément peinée. Accepte mes félicitations tardives.

Tu as saisi une occasion de relever de nouveaux défis. Tu effectues un tournant majeur. Tu en sortiras gagnante, j'en suis certaine. Tes compétences et ton humanité seront de grands atouts. Bravo pour ton courage, ta détermination, ta sensibilité et ton grand cœur.

Tes pas te guident vers ton chemin de vie et j'en suis émerveillée.

Ton élan vers la nouveauté m'a inspirée une nouvelle détermination. J'ai décidé de chasser mes peurs et mes doutes et d'organiser une exposition de mes œuvres. Je veux concrétiser ce rêve jusqu'à maintenant étouffé par mes peurs. Je suis reconnaissante envers toi. Merci ma belle Louise d'amour.

*Ta mère qui t'admire et te soutient dans ta nouvelle phase de vie.
Je t'embrasse et je t'aime.*

Troisième partie – Véronique Dutartre

Un mois s'était écoulé depuis son arrivée. Son humeur, en dents de scie, ne parvenait pas à se stabiliser. Certains jours, elle débordait d'enthousiasme et se sentait plus vivante que jamais. Elle s'épanouissait. C'était la première fois qu'elle faisait un travail en phase avec ses valeurs profondes. Elle avait depuis toujours un besoin viscéral d'aider son prochain, mais n'avait, jusqu'alors, jamais eu l'audace de suivre ses désirs profonds. Elle se sentait plus légère, soulagée du poids de la culpabilité qu'elle ressentait lorsqu'elle travaillait à la banque. Et puis, il y avait Ramón. La déception d'apprendre que son cœur était pris ne l'empêchait pas de savourer la compagnie de l'éphèbe dont la maladresse, proportionnelle à sa beauté, la faisait rire aux éclats. Il ne se passait pas une journée sans qu'il casse un objet ou qu'il tombe de tout son long en se prenant les pieds dans les ornières ou l'indomptable végétation nicaraguayenne. Elle avait de longues conversations avec lui dans un curieux mélange d'espagnol, d'anglais et de mimes. Avec Ramón, tout était simple. Il avait une vision très positive et saine de la vie. Elle apprenait beaucoup de lui, avec l'espoir d'avoir un jour ne serait-ce qu'une fraction de sa sagesse.

Tout n'était cependant pas rose. Certains jours, elle étouffait de tristesse. Les mises en garde de sa mère étaient justifiées. On n'osait plus compter le nombre de victimes causées par les mines sur les routes. La semaine précédente, une coopérative agricole à quelques kilomètres de la sienne avait été attaquée par les Sandinistes ou les Contras, difficile de savoir. Quoi qu'il en soit, elle avait peur et regrettait d'être partie sur un coup de tête. Elle souffrait du mal du pays. Sa meilleure amie lui manquait terriblement, ainsi que des privilèges qu'elle avait toujours pris pour acquis tels que l'accès facile à l'eau et à l'électricité, le fait de pouvoir se promener seule sans crainte ou avoir un logement confortable. Son appartement lui manquait d'autant plus que la chambre qu'elle occupait à la coopérative était délabrée et infestée d'insectes tous plus répugnants les uns que les autres. Elle en avait touché un mot aux autres coopérateurs, mais elle avait l'impression qu'ils s'adaptaient beaucoup mieux qu'elle. Du coup, elle ne leur en parlait plus, par crainte de leur jugement. Elle essayait de faire bonne figure, en espérant que les autres seraient dupes. Elle devait se rendre à l'évidence : le mal de vivre dont elle souffrait au Québec l'avait suivie. Recevoir une lettre de sa mère eut pour effet immédiat d'attiser sa mélancolie. Elle hésita plusieurs jours avant de la lire car leur dernière rencontre lui avait laissé un goût amer. Son contenu la bouleversa. Elle n'avait même pas réalisé que sa mère ne l'avait pas félicitée pour son engagement au Nicaragua. Elle avait vu dans les mises en garde de sa mère sa peur de perdre sa fille, une preuve d'amour. Elle prit conscience, en lisant les félicitations de sa mère, que c'était la première fois que sa mère la complimentait pour autre chose que ses réussites scolaires ou professionnelles, sa maturité et son côté raisonnable. L'émotion d'être enfin reconnue pour ce qu'elle était au fond d'elle-même brisa d'un seul coup la carapace qu'elle s'était forgée au fil des ans.

Ramón entra à l'improviste dans la chambre de Louise. Son sourire s'effaça lorsqu'il la vit secouée par des sanglots incontrôlables. Le flot de larmes redoubla quand il la serra fort dans ses bras. Une fois qu'elle se fut calmée, elle lui raconta brièvement ce qui avait causé cette émotion dont elle ne comprenait pas l'intensité. Elle n'avait pas envie de s'appesantir sur ce douloureux sujet et, surtout, elle ne voulait pas ennuyer Ramón avec ses problèmes. Il y avait trop à faire dans la coopérative pour avoir des états d'âme. Elle y penserait plus tard, quand elle serait de retour au Québec.

Les jours suivants, elle redoubla d'ardeur dans son travail au point de tituber de fatigue le soir quand venait le temps de regagner sa chambre. Malgré tout, elle avait de la difficulté à s'endormir et son sommeil était constamment interrompu par des vagues d'angoisse ou de tristesse. Au lendemain d'une nuit blanche, elle manqua de vigilance en maniant les outils agricoles acérés et se coupa la paume de la main gauche, juste sous le pouce. Impossible, cette fois-ci, d'ignorer la douleur physique comme elle l'avait fait avec sa tristesse profonde. Après un bref moment où le temps fut comme suspendu, elle vit tout à coup le sang jaillir, comme un geyser, du creux de sa main. Elle avait dû se sectionner une artère. Elle s'évanouit.

Quand elle reprit connaissance, elle était dans la voiture de Ramón en route vers le dispensaire le plus proche.

Quatrième partie — Monique Pellerin

L'infirmière du dispensaire vit tout de suite que la coopérante avait besoin d'une chirurgie. Ici dans ce petit dispensaire, il n'y avait pas de chirurgien. Par chance, le livreur d'effets médicaux retournait à Matagalpa en fin d'après-midi.

L'infirmière administra le vaccin contre le tétanos à Louise, lui donna un analgésique et lui enrubanna la main dans un linge propre et de la glace pour réduire le saignement. Voilà pour les premiers soins, se dit Louise. Elle monta dans le camion avec Daniel, le livreur sympathique mais timide qui admira à la dérobée sa tête rousse. Elle salua avec un pincement le beau Ramón. Elle aurait tant voulu que le charbon de ses yeux brûla pour elle.

Matagalpa, la perle du Nord, la ville du Commandante Fonseca. Ils arrivèrent au moment où le soleil descendait dans un flamboiement féroce qui éclairait les fresques et graffiti peints sur les maisons en hommage aux paysans et héros sandinistes. Louise pensa à sa mère Thérèse et se dit qu'elle aurait apprécié ces murales révolutionnaires. Dans le quartier où elle avait habité autrefois avant de partir pour la Gaspésie, Thérèse avait souvent rejoint des groupes de graffiteurs pour apprendre d'eux.

L'hôpital, situé près de la cathédrale avait connu des jours meilleurs. Au triage, si on peut appeler triage la salle d'accueil où geignaient des blessés, des bébés fiévreux et des mamans résignées, elle attendit à peine une heure. L'urgentologue se présenta « : « D^{re} Candita ».

C'était une belle métisse, en jeans et sarrau, aux cheveux noirs ondulés attachés en queue de cheval qui lui conférait un air de liberté et de désinvolture. Elle accueillit Louise avec une impatience à peine dissimulée. Louise qui avait déjà le cœur en compote salua avec une économie de mots la femme médecin. Elle eut l'impression qu'elle était en face d'une professionnelle débordée qui n'avait pas le temps d'offrir sa compassion à une *internationalista* en quête de réconfort et de sens.

Voyant que Louise s'exprimait dans un espagnol approximatif sur les circonstances de son accident, la doctoresse passa rapidement au français. Devant l'air surpris de Louise, elle précisa : « Mon frère a fréquenté une Québécoise qui est venue souvent en vacances à Cuba. ». Puis comme si elle avait voulu éloigner Louise de toute incursion dans son intimité familiale, elle dit en regardant la main de Louise: « C'est l'artère radio palmaire. Elle n'est pas complètement sectionnée. On va faire la chirurgie tout de suite » Puis elle enchaîna : « À part le travail volontaire sur la ferme, qu'est-ce que vous faites dans la vie? » Elle avait dit travail volontaire sur la ferme en faisant des guillemets avec les doigts dans les airs.

- Je suis comptable agréée.
- Vous allez perdre probablement un peu de dextérité et de sensibilité dans les doigts, car le nerf a aussi été endommagé. Cela ne devrait pas vous nuire dans votre travail avec la calculatrice dit-elle avec un sourire contrit.

Louise reçut l'information comme une gifle. La calculatrice, comme si ma vie se jouait là sur cette machine, se dit-elle. Devant la mine amère de Louise, la D^{re} Candita s'empressa d'ajouter : « C'est moi qui vais vous opérer. Tout ira bien ».

Elle sortit rapidement.

Cette nuit-là, une fois sortie de la salle de réveil, Louise fut conduite dans une chambre peinte en vieux rose où six personnes récupéraient de leur chirurgie. Le monde autour commença à se brouiller lorsqu'elle reçut une dose d'analgésique. Elle dormit finalement jusqu'au petit matin. Lorsqu'elle se réveilla, les questions l'assaillirent en même temps que la douleur qui pulsait dans sa main. Les gens d'OXFAM Québec vont-ils me renvoyer? J'essaie de donner un sens à ma vie mais la vie me retourne dans l'autre direction, qu'est-ce que je dois comprendre?

La D^{re} Candita arriva avec deux cafés dans les mains. Elle repéra aussitôt Louise à sa belle chevelure de flammèches rouges déposées sur l'oreiller. Elle l'aida à s'asseoir et lui offrit un café.

- J'ai été un peu expéditive hier. Je suis désolée.
- Vous m'avez dit clairement ce qu'il en est pour ma main répliqua Louise.
- Cet accident compromet votre engagement comme volontaire à la coopérative agricole, n'est-ce pas?
- Oui, probablement.

Dans ce que Louise perçut comme un effort pour se rattraper, la chirurgienne rassura Louise en lui disant qu'elle pourrait quitter l'hôpital dès le lendemain, mais lui conseilla de s'abstenir de tout travail avec sa main gauche pour deux semaines. Elle lui dit que le personnel du dispensaire de San Dionisio serait en mesure de lui enlever ses points de suture dans quelques jours. Puis, après un long silence, offrant à Louise un visage de conciliation et d'ouverture, elle lui prit la main qu'elle tapota doucement et dit : « Louise, c'est tout à votre honneur de vouloir rendre ce que vous avez reçu. Je vous comprends car je suis moi aussi volontaire ici. Je suis cubaine. Je n'ai pas offert mes services comme paysanne mais comme médecin, chirurgienne, urgentologue. Je suis certaine qu'il y a des organisations humanitaires qui auraient besoin de comptable, ici ou ailleurs. »

Elle lui sourit à nouveau et elle se dirigea vers une patiente au bout de la salle laissant Louise en plan avec ses questions.

Louise eut soudain cette sensation double et paradoxale d'être dans l'ivresse devant le sommet de la montagne et dans l'accablement de l'ombre projetée par la montagne. Au visage décontenancé qu'elle fit, l'homme barbu au torse puissant et au ventre ciselé couché dans le lit voisin lui fit le plus beau des sourires.

Cinquième et dernière partie — Nicole Pelletier

N'en pouvant plus, Louise se retourna sur le dos et ferma les yeux. Elle resta ainsi à voir sa vie défiler depuis son arrivée au Nicaragua. En venant dans ce pays, elle rêvait d'un monde meilleur et avait cru à la révolution des Sandinistes. Elle savait maintenant qu'un régime socialiste peut être aussi corrompu qu'un système capitaliste. Elle avait été témoin d'injustices à la coopérative. Les directeurs recevaient certes le même salaire que les ouvriers agricoles mais ils s'octroyaient des bénéfices matériels considérables comme

l'usage de la camionnette, un téléviseur couleur et vivaient dans des logements spacieux et confortables. Alors que la majorité vivait dans des minuscules maisons avec des toits de tôle rouillée et des planchers en terre battue sans avoir accès à l'eau potable ni l'électricité.

Malgré sa déception, elle ne put s'empêcher de sourire en pensant aux fêtes que les gens organisaient avec des moyens de fortune. Ici, tout était prétexte à célébrer! Le temps des semences, le temps des récoltes et les diverses fêtes religieuses. Et il ne fallait surtout pas oublier la plus importante journée de l'année, « el día de la Madre » où tous s'improvisaient en poètes et déclaraient leur amour à leur maman sur la place publique, à la radio, à la télévision et dans les journaux. Ce peuple était si résilient. Il fallait les voir sortir endimanchés et fiers ces jours-là. En les côtoyant, elle avait compris que pauvreté ne rime pas nécessairement avec tristesse. Elle doutait que son travail comme coopérante ait fait une différence en revanche, ces gens lui en avaient tellement appris.

En repensant à son premier matin, elle se revit, se réveiller en panique, avec une énorme coquerelle lui passant sur le nez. Alors que sa mère et ses amis au Québec s'inquiétaient de la guerre civile, ses pires peurs lui avaient été causées par ces ignobles bestioles. Jamais elle ne s'y habituerait. De plus, les insectes étaient tellement plus gros dans les tropiques. Et que dire de la frousse qu'elle avait eue en découvrant un crapaud répugnant dans le bol de toilette. Définitivement, elle ne l'aurait pas embrassé celui-là même avec la certitude qu'il aurait pu se transformer en prince charmant.

Tout à sa rêverie, elle n'entendit pas les deux visiteurs qui s'approchèrent de son lit. Quelqu'un lui toucha le bras en prononçant son prénom. Elle rouvrit les yeux et aperçut son cher Ramón accompagné de Jean-Marc, le directeur régional d'OXFAM. Ce dernier lui offrit de retourner au Québec pour sa convalescence.

À son arrivée à Montréal, Thérèse, sa mère l'attendait à l'aéroport. Elle était venue de sa Gaspésie pour l'accueillir. Les retrouvailles furent émouvantes et les deux femmes restèrent longtemps enlacées. Une bonne amie de la famille leur prêtait son logement pendant qu'elle était en voyage en Europe.

Le lendemain, Louise se rendit au bureau d'OXFAM sur la rue Sainte-Catherine pour y déposer le courrier qu'elle leur rapportait du Nicaragua. En consultant le babillard, elle vit qu'une conférence sur le développement avait lieu. Elle voulut y assister. C'est ainsi qu'elle se retrouva à écouter un certain D^r Julien qui parlait de ses expériences de travail en Afrique dans les îles Comores et au Nunavik dans le nord du Québec. Il dressait des similitudes entre les deux pays. Il disait qu'il n'était pas nécessaire d'aller au bout du monde pour aider les gens. Pour instaurer un réel changement, il fallait des actions sociales

solidaires à tous les niveaux. Il affirmait que seule une approche holistique concertée de divers professionnels pouvait permettre aux gens démunis d'améliorer leur sort. À titre d'exemple, il citait des quartiers défavorisés comme ceux d'Hochelaga-Maisonneuve où des générations d'enfants vivaient le cycle infernal de pauvreté faute de ce type d'intervention globale pour toute la famille.

Louise était sidérée. Elle buvait les paroles de ce pédiatre révolutionnaire. À l'entendre, elle se demandait comment elle pouvait aider ces gens. Soudain, les propos de la jeune docteure cubaine qui l'avait si bien soignée, lui revinrent à l'esprit. Celle-ci lui avait affirmé qu'il y avait des organisations humanitaires qui auraient besoin de comptable, ici ou ailleurs!

Après la conférence, Louise s'empressa de rejoindre le Docteur Julien pour lui poser sa question essentielle. Comme comptable, comment pouvait-elle faire un tel travail, faire une différence? Et où? Le conférencier lui parla des ACEF (Association coopérative d'économie familiale) et qu'il y en avait plusieurs au Québec. Comme comptable, elle pourrait aider les gens à gérer leurs budgets, à mieux consommer. Il lui donna le nom de la directrice de l'ACEF du quartier Hochelaga.

Louise ne perdit pas de temps, elle s'y rendit le jour même et en ressortit avec un emploi débutant la semaine suivante. Elle devrait donner des cours de comptabilité à un groupe de mères monoparentales et animer des cuisines populaires. Elle sautait de joie en parcourant le trajet qui la ramenait vers sa mère. Cette fois-ci, elle savait qu'elle avait fait le bon choix. Sa vie professionnelle serait en accord avec ses convictions profondes.

Ce soir-là, Thérèse félicita sa fille et lui dit comment elle était fière qu'elle fasse des choix de carrière en fonction de ses valeurs intrinsèques. La mère ne le dit pas mais elle était surtout soulagée que son enfant unique reste au Québec. Montréal était de loin plus sécuritaire qu'un pays du Tiers-Monde.

Les jours, les mois et les années passèrent. Louise travailla pendant plus de 30 ans au sein de cette association de quartier. Elle se lia d'amitié avec le coordonnateur des jardins communautaires qui devint par la suite son prince charmant et le père de ses six enfants. Durant toute cette période, elle eut l'occasion de croiser à plusieurs reprises le Dr Julien car celui-ci démarra le Centre de pédiatrie sociale dans le quartier Hochelaga.

À chaque Noël, elle reçoit une belle carte de Feliz Navidad de son cher Ramón auquel elle répond en incluant des photos de sa marmaille dans son hiver enneigé. Elle lit toujours avec beaucoup d'intérêt toutes les nouvelles au sujet du Nicaragua.

À l'aube de sa retraite, Louise sait qu'elle a vécu sa propre révolution en allant au Nicaragua. Elle a compris que rien ne sert de s'exiler au bout du monde pour se libérer de ses démons et qu'il y a toujours, dans la vie, un moment où la porte s'ouvre et laisse entrer la liberté pour quiconque accepte de sortir de sa zone de confort!

Vive Louisa Libre!